



**S**ingulière année que celle qui vient de s'écouler à Venise. En moins d'un an, la ville a affronté une catastrophe naturelle, l'*acqua alta* exceptionnelle du 12 novembre 2019, et la crise sanitaire liée à la pandémie de la COVID-19. Aujourd'hui, les quelque trente millions de touristes qui arpentent chaque année ses ruelles et ses canaux l'ont presque désertée. Comme après l'*acqua alta* de novembre, le phénomène insolite d'une Venise vidée de ses visiteurs fascine la presse du monde entier : s'agit-il de la « mort » ou de la « renaissance » de Venise ?

Indéniablement, Venise fait aujourd'hui face à une situation inédite : menacée par la montée des eaux, par les *grandi navi*, ces paquebots gigantesques qui passent à quelques mètres du Palais des Doges, comment une ville aussi fragile pourrait-elle résister ? Les événements dramatiques de novembre 2019 – une *acqua alta* exceptionnelle, s'arrêtant à 1 mètre 83, soit plus d'un mètre d'eau à l'intérieur de la basilique Saint-Marc et 82 % du centre historique inondé – ont été interprétés comme l'annonce de la mort à venir de la ville, suggérée à l'époque par des titres

apocalyptiques : « Venise coule », « Venise submergée », « Venise engloutie ». Par les flots. Par le réchauffement climatique. Par l'afflux des touristes. Aujourd'hui, la ville a retrouvé un calme et un silence auxquels elle n'était plus habituée. Dans une économie presque exclusivement centrée sur le tourisme, la quasi-disparition des visiteurs venus de l'étranger est pourtant désastreuse. On ne compte

« Venise coule »,  
« Venise  
submergée »,  
« Venise  
engloutie ».

plus les restaurants, les cafés, les magasins et les hôtels fermés, pour beaucoup définitivement. La question a été au centre des débats des élections municipales des 20 et 21 septembre derniers. Quand certains s'inquiètent des conséquences économiques

et sociales de la désertion touristique, d'autres y voient l'occasion d'un nouveau départ pour la ville, qu'ils jugent asphyxiée par la mono-activité touristique.

La question de la « mort » de Venise est donc éminemment actuelle. Pourtant, elle est loin d'être nouvelle. Outre sa beauté et son caractère unique, l'une des raisons qui expliquent la fascination presque universelle pour Venise – et pour son destin – tient à la place qu'elle occupe dans la culture mondiale. Depuis des siècles, Venise émerveille les voyageurs : les écrivains la décrivent, les peintres la représentent, les chanteurs lui consacrent leurs chansons.

Dès 1580, Montaigne visite la ville, et fait l'éloge des parures des Vénitiennes. En 1728 encore, Montesquieu, dans le cadre de son Grand Tour dans la Péninsule, blâme l'excessive liberté morale dont jouissent ses habitants. En 1790, enfin, dans ses *Épigrammes vénitiennes*, Goethe est le premier à comparer la gondole à un cercueil. C'est là, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, que se situe le point de bascule. Le 12 mai 1797, la Sérénissime disparaît : face à l'arrivée des troupes de Napoléon Bonaparte, la République se saborde, votant sa propre disparition. Cette fin infamante pour un État unique au monde, qui avait su préserver son indépendance depuis plus d'un millénaire, allait peser sur l'image de la ville. Venise devait subir près d'un siècle de domination étrangère, essentiellement autrichienne, jusqu'à son rattachement tardif au jeune royaume d'Italie, en 1866. Pour les écrivains, la magnificence de l'architecture et des arts vénitiens contraste désormais avec une puissance irrémédiablement révolue. Les façades délabrées, rongées par le sel et les algues, sont désormais vues comme autant de symboles d'une fin inexorable. Venise, ville morte : l'image traverse toute la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, de Lord Byron à Maurice Barrès, qui publie en 1902 *Amori et dolori sacrum. La mort de Venise* dans lequel il décrit une ville en « décomposition ».

À côté du mythe de la mort de Venise, un second mythe se forge, celui de la mort à Venise. La littérature du XIX<sup>e</sup>

siècle dépeint en effet Venise comme la ville des passions troubles – le triangle amoureux formé par Alfred de Musset, George Sand et le docteur Pietro Pagello en est l'un des exemples les plus célèbres. À l'atmosphère de ruine et de

« Non  
seulement  
Venise meurt,  
mais on y  
meurt. »

délabrement qui fascinait déjà les romantiques s'ajoute, à la fin du siècle, un élément nouveau. Venise n'est plus seulement funèbre, elle est mortifère. Dans *La Mort à Venise* (1912), Thomas Mann fait de Venise la ville décadente par excellence : c'est dans

l'atmosphère malsaine d'une ville envahie par les miasmes du choléra que son héros, Gustav von Aschenbach, conçoit une passion sans borne pour le jeune Tadzio, avant d'être lui-même emporté par l'épidémie. Non seulement Venise meurt, mais on y meurt. Ce mythe littéraire, alimenté par les plus grands noms de la littérature européenne, a eu un tel poids qu'il a occulté les profondes modernisations que connut pourtant la ville, fixant au contraire l'image implacable d'une Venise en ruine, perpétuellement tournée vers un passé à jamais disparu.

Il a aussi occulté une autre Venise littéraire, celle des écrivains « autochtones<sup>1</sup> », selon la belle formule de Giorgio Bassani. C'est le cas de Camillo Boito<sup>2</sup>. Architecte, spécialiste de la restauration des monuments anciens, professeur à la prestigieuse Académie de Brera, à Milan,

Camillo Boito a grandi à Venise, où il a fait toutes ses études. Il connaît parfaitement la ville, où il dirige plusieurs chantiers de restauration. Il est donc logique qu'elle occupe une place importante dans ses deux recueils de nouvelles,

« **Boito s'amuse avec le cliché des amours vénitiennes** »

*Histoires vaines* (*Storielle vane*), publié en 1876, et *Senso. Nouvelles histoires vaines* (*Senso. Nuove storielle vane*), publié en 1883. Dans ces nouvelles, Boito s'amuse avec le cliché des amours vénitiennes : dans *Senso*,

Livia et Remigio vivent leurs amours dans des taudis, tout comme Gioacchino, l'antihéros du *Collier de Bouddha*, incapable de se rendre compte qu'il se fait escroquer par celle qu'il prend pour l'amour de sa vie ; dans *Le Maître du setticlave*, la médiocrité qui entoure la jeune Nene est tout aussi responsable de son triste destin que la trahison de son amant. La Venise que décrit Boito n'a rien d'une ville morte : on y retrouve toutes les passions qui agitent les grandes villes de son époque : amour, jalousie, désir – ou manque – d'argent, hypocrisie, parfois même mesquinerie. Les intrigues de Boito se déroulent dans un décor dont il souligne aussi bien la magnificence que la décrépitude, qui, pour l'écrivain, fait partie intégrante du charme unique de la ville.

Boito a pourtant un regret : s'il reconnaît la nécessité des travaux d'aménagements urbains de l'époque – démolitions

de logements insalubres, aménagement de nouvelles artères pour fluidifier la circulation des piétons, construction de bâtiments industriels aux marges de la ville –, il déplore que ces modernisations se fassent au prix de la disparition de bâtiments anciens, voire, dans certains cas, de quartiers entiers, dont le charme est irrémédiablement perdu. Modernisation d'un côté, préservation de l'autre ; mort ou renaissance de Venise : en dépit de son image de ville figée dans le temps, ces débats agitent donc la ville depuis de longues années.

Certes, la Venise d'aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir avec la Venise décadente d'il y a un siècle. Pourtant, la rhétorique de la ville morte est toujours là, plus forte que jamais. Un glissement s'est toutefois opéré : l'image de la ville morte du XIX<sup>e</sup> siècle a été forgée par les voyageurs étrangers qui ont visité, décrit ou peint la ville. Aujourd'hui, ce sont les Vénitiens qui annoncent la mort de Venise. L'explosion du tourisme de masse, devenu l'unique ressource de la ville, lui ôte toute authenticité et fait fuir les résidents, chassés sur la terre ferme par un marché immobilier devenu inabordable, tandis que la montée des eaux et l'augmentation de la circulation dans la lagune posent concrètement la question de sa survie. Si les images spectaculaires de Venise dévastée par la marée exceptionnelle de novembre, puis vidée de ses visiteurs, ont rencontré un tel écho, c'est d'abord parce qu'elles rappellent cruellement la vulnérabilité de la ville,

mais aussi parce qu'elles nous renvoient à l'éternelle image d'une Venise sur le point de sombrer. Hier corrompue, aujourd'hui littéralement submergée. C'est dans cet entre-deux ambigu que réside la fascination du monde entier

« C'est dans cet entre-deux ambigu que réside la fascination du monde entier pour une ville qui semble toujours sur le point de sombrer. »

pour une ville qui semble toujours sur le point de sombrer. À Venise, « vous aimez à vous sentir mourir avec tout ce qui meurt autour de vous<sup>3</sup> », observait ainsi Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*.



## Notes

- 1 Giorgio Bassani, « Le parole preparate », dans *Opere*, éd. Roberto Cotroneo, Milano, Arnoldo Mondadori, coll. « I Meridiani », 1998, p. 1195. Giorgio Bassani est l'un des rares à déplorer la prévalence de la Venise funèbre sur la Venise réelle : « De Chateaubriand, qui ne voyait rien de moins qu'autant de “fils de Nérée” dans les gondoliers postés sous les fenêtres de son hôtel, à Gautier, à Dickens (oui, Dickens aussi), à Barrès, à Henri de Régnier, à James, à D'Annunzio, à Proust, à Mann, il n'est pas un grand écrivain appartenant de près ou de loin au courant du XIX<sup>e</sup> siècle romantico-décadent européen qui ne fasse montre d'une tentative d'impliquer Venise dans une opération mystificatrice plus ou moins macroscopique. [...] Qu'est-ce que la Venise historique, réelle, italienne, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a à voir avec celle, délicieusement putride, qui fascine les héros de James et de Mann, le médiocre écrivain anglais et le célèbre romancier et essayiste Gustav von Ascenbach ? » (p. 1193).
- 2 Voir Camillo Boito, *Senso et autres nouvelles vénitiennes*, choix, édition et traduction de Marguerite Bordry, Paris, Sorbonne Université Presses, coll. « Carnets italiens », série « Textes bilingues », 2020.
- 3 François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Maurice Levallant et Georges Moulinier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1950, p. 771.



**Marguerite Bordry**, ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée et docteur en études italiennes, est chercheuse post-doctorale à Sorbonne Université. Elle est l'autrice de *Vénises mineures. Quatre écrivains italiens entre mythe et modernité* (Classiques Garnier, 2019), et traductrice de *Senso et autres nouvelles vénitiennes* de Camillo Boito (Sorbonne Université Presses, 2020).

## Déjà parus

- N°1. *Le confinement, une retraite pour (re)découvrir la nature ?*  
Bertrand Sajaloli & Étienne Grésillon
- N°2. *Lire Giono au temps du confinement*  
Denis Labouret
- N°3. *Faire l'épreuve du corps collectif: impressions d'Outre-Manche*  
Catherine Bernard
- N°4. *Ariane et Barbe-bleue ou l'utopie de la délivrance*  
Joël-Marie Fauquet
- N°5. *L'angoisse face au coronavirus : un instrument politique et religieux*  
Étienne Grésillon & Bertrand Sajaloli
- N°6. *Ligne de beauté/ligne de vie*  
Catherine Bernard
- N°7. *L'utopie technologique pour mieux s'évader ?*  
Joël-Marie Fauquet
- N°8. *Une lecture de Simenon : Le Chat*  
Laurent Fourcaut
- N°9. *Poésie : sortir du confinement*  
Laurent Fourcaut
- N°10. *Oscar Wilde « confiné » : ce que nous dit De profundis*  
Pascal Aquien

Face à la situation inédite et si particulière que nous traversons, Sorbonne Université Presses donne la parole à ses auteurs et autrices. Des textes courts articulés autour de leurs objets de recherche et de leurs publications, mettant en perspective la crise actuelle au regard de différents thèmes abordés. Confinement, redécouverte de la nature et de soi-même, apport de l'art en période exceptionnelle, etc., autant d'écrits qui vous permettront de mieux comprendre et appréhender ces bouleversements.

© Sorbonne Université Presses, 2020  
ISBN PDF : 979-10-231-1301-3  
ISBN ePub : 979-10-231-1302-0

Illustrations : Mathilde Tessier  
Mise en page : d'après une maquette  
d'Emmanuel Dubois  
Typographie Avara © Raphaël Bastide

**SUP**

Maison de la Recherche  
Sorbonne Université  
28, rue Serpente, 75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

